



L'ARSENAL DU DIABLE

Fiction de Jean-Jacques Pelletier © juillet 2017

Il est des scènes de la vie qui sont comme des songes. Elles vous hantent et vous attristent, laissant en tête des traces poignantes, une chorégraphie chahutée de personnes que vous aimez, qui vous manquent, dont le souvenir vous brûle et vous harcèle. Un cortège de souvenirs douloureux, provocants.

L'évocation de la dernière soirée passée avec ma femme et ma fille m'obsède. Si j'avais su que ce serait à ce point, je n'aurais peut-être pas tenté cette aventure. J'aurais respecté l'inquiétude de Najila, ma femme, houbi anhabek tol hyati, al-Hamdu li-llâh: « mon amour que j'aimerai toute ma vie, j'en remercie Dieu. »

Cette dernière soirée restera gravée dans ma mémoire jusqu'à l'instant de ma mort, peut-être proche.

C'était un dimanche, à la mi-mai, je m'en souviens très précisément.

Najila me regarde, elle soupire, elle devine que l'heure est venue. Que ma décision est prise d'agir et de partir cette nuit. On en a discuté mille fois, elle est résolument contre et pourtant c'est mon intuition que je vais suivre, pas la sienne. Après, plus rien ne sera jamais comme avant. Mon intuition me le dit haut et fort — en fait, elle me hurle... — que c'est maintenant ou JAMAIS! Fonce mon ami, fonce, tu ne retrouveras pas de sitôt pareille occasion!

Car l'organisation à laquelle j'appartiens, qui m'a recruté il y a douze ans quand elle s'est retrouvée en pleine ascension après les attentats du 11 septembre, est aujourd'hui en perte de vitesse. Le Mujao — dont je suis l'un des pourvoyeurs de fonds pour l'Europe francophone — est déstabilisé par la perte d'influence d'Al-Qaida, sur tous les fronts: Syrie, Irak, Mali, Niger, Yémen, Koweït... Ce qui fait peur à nos soutiens financiers les plus actifs et les fait fuir progressivement... c'est le déclin d'Al-Qaida et de ses satellites comme le Mujao, c'est net.

Donc, pour moi, c'est le bon moment.

Je me nomme Francis Sanikollé Aboumalik. J'ai coupé avec mes racines depuis que j'ai renoncé à la nationalité malienne pour obtenir un job aux Constructions Navales de Nantes. En vue d'obtenir l'accréditation «Défense», j'ai choisi la nationalité française. Et elle seule.

J'ai un tout petit bout d'accent africain, presque rien, je chante un peu, cela me rend sympathique je crois, et ce que je ressens passe dans le son de ma voix comme une musique.

Najila me regarde un long moment avant de dire:

– Lelia aimerait que tu l'aides pour ses devoirs.

Elle n'a pas l'air de s'énerver, elle paraît juste plus lasse qu'irritée, vraiment lasse et triste plutôt que réellement fâchée.

– Et tu pourrais baisser un peu la musique?

Il y a une légère vibration dans sa voix.

Sur le CD, Barbara chante que Paris, sous la pluie la lasse et l'ennuie. Et que la Seine est plus grise que la Tamise...

– Tu vas voir Lelia, insiste-t-elle. Après, ce serait bien qu'elle fasse un peu de guitare, tu crois que tu pourras jouer avec elle?

Elle a envie que je parle, que je réponde quelque chose, je dis oui, bien sûr.

– Tous ces efforts pour rien, elle ajoute.

– Mais non, pas pour rien, je t'assure. Après, notre vie sera transformée, du tout au tout. Avec cet argent, on s'installera loin, de l'autre côté de la terre et on n'aura plus de question à se poser, jamais. On n'aura plus qu'à se laisser vivre, faire des petits frères à Lelia qui auront la plus belle vie possible, pour toujours. Eux, ils auront une famille, celle qu'à nous, on a volée.

Elle sort avant que je finisse ma phrase, tandis que Barbara dit «Car il pleut toujours sur le Luxembourg. Il a d'autres jardins pour parler d'amour». Cette chanson est vraiment trop triste, j'arrête le disque. J'ai un tremblement étrange, un long frisson.

Lelia est dans sa chambre, allongée sur le tapis; elle regarde un livre d'images sur les caravanes qui parcourent le désert. Elle porte un gros pull très doux, je m'allonge près d'elle, j'ai froid. Elle me sourit, me fait un bisou, me dit:

– Regarde les chameaux, ils sont beaux, hein?

– Ils sont très précieux pour leurs propriétaires, tu sais, car ils peuvent résister dans la fournaise du désert, dix fois plus longtemps que l'homme et quatre fois plus qu'un âne! Je connais une chanson sur les chameaux, je te la chante?

– D'accord, vas-y, répond-elle, moyennement convaincue.

Je me lance:

– Perdu dans le désert immen-ense, L'infortuné bedouin (douin-douin-douin-douin), N'irait pas loin (loin-loin-loin-loin), Si la divine providen-ence, N'allégeait son fardeau (deau-deau-deau-deau), Par un cadeau (deau-deau-deau-deau), Ce cadeau précieux, De la bonté des cieux, Ce précieux cadeau, C'est le chameau! Ali, Alo!

Elle rigole.

– C'est une chanson pour bébé, il va falloir que tu grandisses, papa!!

Je m'esclaffe de sa répartie. Elle a l'air de partir dans un rêve éveillé, peut-être d'un prince ou d'un beau bédouin sous sa tente au pays des mille et une nuits. Je passe ma main dans ses cheveux, elle renâcle comme un poney.

L'image de la caravane est une belle illustration. On y voit un Touareg, très élégant, très noble dans sa tunique bleue, porter au loin son regard... vers un pays légendaire où la terre est aride, où le vent souffle sur un monde minéral et où les brûlures du soleil ont rendu la vie discrète et silencieuse... C'est ce qui est écrit en légende.

– Quelqu'un a dit mais je ne sais plus qui: «Ce qui embellit le désert, c'est qu'il cache un puits quelque part». Le désert peut être un très bel endroit, mais terriblement dangereux aussi, traître. On peut y mourir.

– Tu y es déjà allé, toi? demande-t-elle d'un air moqueur.

– Non, je n'en ai jamais eu l'occasion. Ça m'est arrivé d'aller loin mais jamais vraiment au cœur d'une zone désertique comme sur l'image du livre.

– Tu as peur de mourir?

Surpris par cette question abrupte comme seuls les enfants savent en poser, j'hésite un moment, j'ai envie de répondre oui, très.

– Je ne sais pas, je suppose.



– Mais tu es courageux, toi, papa.

Ce n'est pas précisément un jour de grand courage, c'est le moins qu'on puisse dire.

– Parfois. Comme tout le monde.

Elle me regarde fixement. Peut-être qu'elle m'imagine dans le désert, avec un petit mouchoir sur la tête pour me protéger du soleil comme Tintin dans «Le crabe au pincés d'or», agonisant, langue pendante.

Je me relève et lance:

– Et ces devoirs alors? On les fait?

En lui faisant réciter je ne sais quelle poésie de Baudelaire, je ne peux m'empêcher de penser à tous ces hommes et ces femmes que je n'ai jamais approchés. Je n'ai vécu que dans des villes, mes parents étaient des intellectuels, farouchement citadins, pas nomades pour deux sous. Je regarde ma fille sans l'écouter; elle a de beaux yeux sombres comme sa mère.

J'entends Najila dans la cuisine, elle doit préparer le dîner.

Je laisse Lelia à ses exercices de grammaire et je retourne dans mon bureau, j'attrape la bouteille planquée dans le tiroir, celui qui ferme à clé, il en manque un tiers, je me sers un grand verre, rapide, brûlant, de ceux que l'on termine en soufflant. J'ai un peu honte.

Je mets un autre CD, de Corneille. «Partant joyeux pour vos croisades, Jurant par tous vos saints, Attendez vos messies (Et vos lanternes)... Vous n'êtes que poussière». Je rebois un coup,

quelques gouttes. Comment les caravaniers se donnaient-ils du courage avant d'attaquer le Sahara ou lorsqu'ils voyaient arriver les pillards, à bride abattue? Le courage durant les secondes juste avant le combat, vaste sujet!

Lelia entre sans frapper, tout naturellement. Elle ne remarque pas le verre que j'ai à la main, elle attrape sa guitare et me crie:

– Allez papa, on s'y met, maman dit qu'il est tard.

Lelia a les cheveux brillants de sa mère, elle est très belle quand elle joue de la guitare. Je m'assieds et saisis la mienne pour l'accompagner.

Najila passe la tête par la porte dès qu'elle nous entend jouer, je me retiens pour ne pas détourner la mienne et croiser son regard.

Cette saloperie de pièce de musique pour débutant est aussi très très triste, je m'enfonce dans les arpèges, la guitare me déchire, la vie s'en va, elle flotte, c'est une vibration douloureuse de l'air, le déplacement lent des chameaux dans les sables profonds et mouvants de la peur.

Je suis tiraillé entre deux évidences. J'aime ma famille, rien n'est plus important, c'est pour elle que j'ai renoncé à ma vie passée, pour m'ouvrir un avenir auprès d'elle. Je ne veux pas l'abandonner. Mais je sais aussi qu'il faut saisir, harponner sa chance lorsqu'elle passe à portée. Et ça, c'est maintenant.

Peut-on tout concilier?



Le lendemain matin, Roland Grillet marche d'une allure pressée le long des grilles qui protègent un immeuble d'une dizaine d'étages, peu profond, le siège de la Direction Générale de la Sécurité Intérieure, pour laquelle il travaille avec le grade de Commandant.

Le bâtiment ressemble à n'importe quel immeuble de bureaux en banlieue parisienne, quasi identique à celui du cabinet de consultants qui lui fait face.

Grillet franchit à toute vitesse le contrôle, pénètre en fusée dans le hall... banalité d'un décor standardisé qui pourrait être celui d'une grande entreprise: portillons en plexiglas, murs plaqués de faux marbre brillant.

Il traverse cet espace morne, nez baissé, l'attention tournée vers ses chaussures qui tricotent un pas rapide, sous l'œil torve d'une myriade de plantons armés. Au bout du hall, il ressort et traverse un sombre jardin intérieur avant de pénétrer dans un second immeuble, totalement masqué de la rue.

Son service, la sous-direction du contre-espionnage, division H2 «Protection des personnels techniquement et industriellement sensibles», a été le dernier à déménager des locaux historiques de la DST, rue Nélaton, que tout le monde appréciait pour leur cachet inimitable. Grillet aussi regrette leur ancien repaire.

Un ascenseur gris fer le conduit au sommet de l'immeuble, l'étage du directeur général surnommé Grand Sachem.

Il débouche dans un couloir bardé de portes anonymes. Certaines sont laissées ouvertes à tous les regards, dévoilant des tables de travail surchargées auprès d'armoires blindées qui datent de Mathusalem mais dont les serrures brillent d'éclats très modernes.

Il oblique sur la droite, ignore la porte du secrétariat. Il frappe directement à la porte du colonel Deveraux qu'on appelle le Boutiquier. Dans un autre service, on l'avait surnommé le Maquereau, sobriquet qu'il affectionnait encore plus.

Le battant se déverrouille électriquement. Grillet entre, le colonel s'avance pour l'accueillir chaleureusement:

– Merci d'être ponctuel Roland, je tenais à ce que tu m'accompagnes à la grand-messe de ce matin, le directeur a convoqué les chefs de zones pour un briefing stratégique. Mais d'abord, on va se réchauffer avec un bon thé d'une de ces merveilleuses provinces orientales lointaines!

Deveraux cultive un penchant pour l'Orient, tentant de faire croire qu'il y a des attaches. En réalité, il est d'origine auvergnate: son père a enseigné aux enfants Michelin de Clermont-Ferrand, dans l'école Michelin de l'usine Michelin et s'est pris de passion pour toutes les boissons théinées, par recherche d'exotisme. Son fils a enchaîné et est célèbre pour en consommer entre trois et cinq litres par jour.

Son bureau est placé dans un coin, au pied d'une fenêtre ouverte sur les tours de Levallois, un petit bureau de tôle grise comme en ont les rédacteurs et les officiers subalternes. Trop bas pour lui, il doit se voûter dessus comme une mère sur un berceau.

Les deux hommes boivent debout, s'observant à la dérobée à travers la vapeur qui monte des bols. Deveraux et Grillet sont liés, depuis des années, par une affection à base de thés, parfois arrosés, et de trêves silencieuses.

– Bon, allez, c'est l'heure d'y aller! décide enfin Deveraux.

Jouant de sa carrure et de son mètre quatre-vingt douze pour cent dix-sept kilos, Grillet ouvre le chemin à Deveraux à travers la foule des collègues déjà présents dans l'auditorium. Ici, tout le monde se connaît et se salue, s'apostrophe ou se serre la main avec force claques sur les biceps, plus ou moins bruyamment suivant le niveau de sympathie. Un brouhaha indescriptible règne dans cette salle en forme de demi-lune, équipée pour les conférences internes et l'accueil de très rares journalistes.

L'arrivée subite du directeur général met un terme à toutes les plaisanteries. Les membres de son cabinet se répartissent de part et d'autre de l'estrade. Il démarre son allocution en s'emparant à deux mains du pupitre devant lui, comme du volant d'un char d'assaut.

– Mesdames-messieurs, vous savez tous que nous sommes toujours en Vigipirate attentat, l'ultime niveau, de manière à répondre aux nouvelles menaces terroristes évoquées par une source sur laquelle je vais revenir. Le «trend report» du mois de mai, que vient de nous fournir Europol, a été établi à l'aide de ce logiciel américain dont vous avez certainement déjà entendu parler: Predpol, pour «Predictive Police». Les polices de Los Angeles et de Santa Cruz l'utilisent déjà depuis plusieurs mois. Ce foutu programme semble capable d'indiquer en temps réel, avec une précision insensée: à 15 mètres près, paraît-il... les lieux susceptibles d'être le théâtre de futurs crimes ou délits! Or justement, le rapport du mois de mai annonce, en ce qui nous concerne, une menace terroriste accrue à Paris, et deux quartiers font l'objet d'une alerte maximum: le 6ème, avec une zone rouge centrée sur Saint-Michel, et le quartier du Louvre avec un épicycle au Carrousel. Bien sûr, j'ai prévenu les cabinets des ministères concernés qui ont fait redescendre l'info sur les préfets et les chargés de sécurité publique. Mais il y a un secteur qui nous trouble particulièrement, peut-être vous aussi: Saint-Michel, pour lequel nous avons encore en tête l'attentat du RER en juillet 95. Notons que celui des Tours jumelles du 11 septembre avait été précédé aussi par une tentative préalable, en 93, dans un parking souterrain à l'aide d'une bombe conventionnelle. Doit-on s'attendre ici à une réplique de la part des mouvances que nous surveillons? C'est inquiétant et rien n'est à exclure. Surtout avec les sites sensibles, tout proches: le Palais de Justice, le 36, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, je ne

vous fais pas un dessin. Bref, j'attire particulièrement l'attention des services et des zones concernées: des informations sur ces points sont à recueillir en priorité absolue. Ce sera tout mesdames-messieurs. Bonne traque.

Il se détourne dans un silence absolu et ressort avec son aréopage sur les talons, laissant l'assistance quand même un peu estomaquée.

Le même jour, un peu plus tard dans la matinée, une sombre fourgonnette destinée aux convois funéraires prend la file de droite sur le pont de Bezons et clignote pour rejoindre les quais, direction Argenteuil. Abel Kergelec conduit de façon guillette, tambourinant avec allégresse sur son volant tout en tirant de son avertisseur sonore de courtes notes péremptoires. Cette façon de se comporter lui a déjà valu plusieurs remarques de sa direction qui a jugé ce comportement parfaitement exubérant, incompatible avec la dignité de la charge qu'il exerce.

Il remonte une contre-allée, se faufile entre un camion de déménagement et une Audi décapotée, freine des quatre roues devant l'entrée de la mosquée, baisse la vitre et arrête de siffloter.

Sur le trottoir, une douzaine de personnes attendent, qu'Abel salue de la tête en descendant pour aller ouvrir les battants de la porte arrière par où quatre croque-morts des pompes funèbres musulmanes glissent déjà un cercueil plombé.

Les portes se rabattent. Abel regarde sa montre, ça va aller, il n'a pas à rouler à une allure de convoi funéraire, il doit juste conduire le corps jusqu'à l'aéroport Charles de Gaulle, la famille est au Maghreb, c'est un rapatriement, le type du consulat l'attend dans plus d'une heure, il a tout son temps.

Personne dans l'assistance ne souhaite monter dans le fourgon à ses côtés. Il repart donc seul.

Bonne journée au fond, petit soleil, petit vent frais comme il en fait entre Dinard et Saint-Malo... Ho hisse hé ho, C'est un fameux trois-mâts fin comme un oiseau, hisse et ho, Santiaaaano! Dix huit nœuds, quatre cents tonnes... Pas si fort Abel, chante pas si fort, tu as un macchabée dans la malle arrière, et le respect alors, qu'est-ce que tu en fais du respect, hein?!

Feu rouge.

Je vais te passer le quartier du port de Gennevilliers sans toucher le frein, tout en audace et en finesse.

Feu vert.

Prendre au large la place de Stalingrad, où c'est toujours le bazar à cette heure, pas trop quand même, voilà, comme ça, frôler les carrosseries. Clignotant, un coup de klaxon léger pour attirer l'attention des couillons et je passe.

Mais qu'est-ce qu'il fout celui-là?



Un énorme 4x4 aux vitres teintées lui barre la route, une agressive queue de poisson l'oblige à braquer et aller buter contre le trottoir, monter d'une roue dessus.

Il est dingue! Salaud!

Le conducteur bondit hors du véhicule, se précipite vers le fourgon, ouvre la portière d'Abel à la volée et lui enfonce un flingue noir dans la joue. La douleur du coup donné par le métal froid sur l'os saillant de sa pommette irradie aussitôt jusqu'à son oreille. Abel pousse un cri rauque et serre les dents tout en ayant le réflexe de lever les mains. L'agresseur porte une cagoule de braqueur et des lunettes noires, il gronde:

– Descends de l'autre côté. Magne-toi!

Abel comprend que c'est du sérieux. Il se glisse sur la banquette, ouvre la portière opposée et descend fissa.

L'agresseur prend sa place. Il tente de dégager le fourgon par une marche arrière précipitée mais ne parvient qu'à défoncer le capot de la voiture derrière. Avec un juron angoissé, il repart en marche avant en appuyant à mort, grimpe sur le trottoir, fonce vers un groupe de badauds qui s'égaille au dernier moment en hurlant; il accélère jusqu'à la rue suivante en empruntant le passage piétons, braque à angle droit en bloquant le frein à main puis s'éloigne dans le craquement des vitesses brutalisées.

Abel repousse sa casquette et regarde son véhicule disparaître à toute blinde.

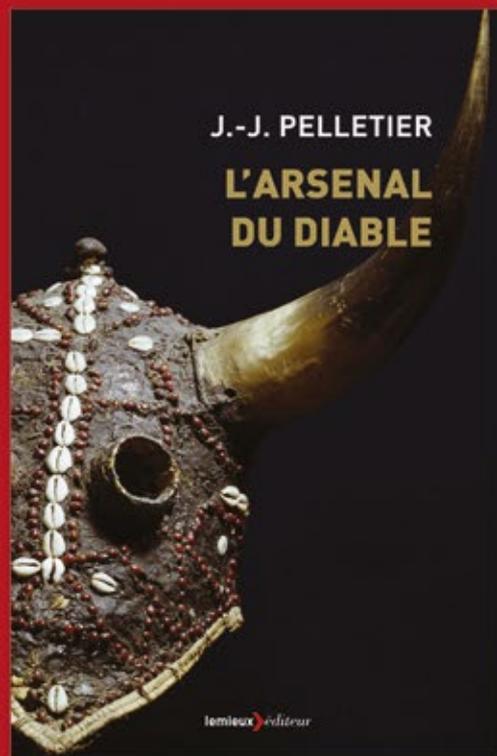
– Voilà qu'ils volent même les cadavres maintenant! marmonne-t-il entre ses dents...

... Retrouvez la suite de ce thriller «L'arsenal du diable» de Jean-Jacques Pelletier, paru chez Lemieux Editeur, en librairie dès maintenant, ou sur les sites spécialisés.

Poursuivez encore l'aventure en échangeant avec le héros de ces thrillers, grâce au compte Facebook: «Roland Grillet».

UNE NOUVELLE SÉRIE DE POLARS DANS LE MONDE DE L'ART

Découvrez tout le talent de Jean-Jacques Pelletier à faire vivre un nouvel héros attachant, le colonel Grillet, officier de renseignements évoluant dans le monde enchanté et international de l'art.



L'ARSENAL DU DIABLE

288 p., 20 €

Retrouvez
le colonel Grillet
dans

DE LA BOUCHE
DES MORTS

272 p., 20 €

